



François-Frédéric Guy: « En musique, le compromis n'existe pas »

À 47 ans, le pianiste français mène de front deux cycles marathons : l'un sur Beethoven, l'autre sur Brahms... Et envisage sérieusement de passer à la direction.



CAROLINE D'OUTRE

RENCONTRE

« J'ai conçu ce "Brahms Project" comme un dictionnaire amoureux. Je ne prétends pas à l'exhaustivité. Juste à exposer ma vision de celui qui est, après Beethoven, mon second compositeur de prédilection. »



Thierry Hillérteau
@thillerteau

Après avoir joué sous la baguette des plus grands chefs, de Bernard Haitink à Esa-Pekka Salonen, l'indomptable pianiste normand s'est imposé comme l'un des meilleurs interprètes de notre temps pour la musique de Beethoven, dont il a enregistré l'intégrale des sonates, des concertos et de la musique de chambre avec piano. Il se lance dès ce mois-ci dans un nouveau cycle babylonien autour de Brahms, dont le premier volet discographique (les sonates pour piano) sort le 15 avril chez Evidéance. Rencontre radicale avec un grand romantique.

LE FIGARO. - Faut-il voir dans votre nouveau cycle Brahms la fin du « Beethoven Project », entamé en 2008 ?

François-Frédéric GUY. - Je n'en aurai jamais fini avec Beethoven. Vous pouvez avoir enregistré l'intégralité de ses trente-deux sonates et de ses cinq concertos, même joué ces derniers en concert lors d'une seule soirée comme je l'ai fait cet été au Festival Berlioz, ces œuvres ont toujours des choses nouvelles à vous apprendre. Ce n'est pas un hasard si Beethoven fut la référence absolue de tous ceux qui, à sa suite, ont révolutionné l'histoire de la musique. Comme Liszt et Wagner. Lorsque le premier se rendait chez le second à Bayreuth, Wagner lui demandait systématiquement de jouer les sonates de Beethoven. Il était aussi vénéré par Pierre Boulez, qui n'était pourtant pas le moins franchouillard des compositeurs français !

Qu'est-ce que Beethoven a de si particulier ?

Je pourrais vous dire la permanence de son génie et la régularité de son développement artistique. De ses œuvres de jeunesse à ses opus de vieillesse, il a toujours quelque chose de neuf à dire, et à apporter à la musique. Ce qui est rarissime quand vous regardez le catalogue des grands compositeurs. D'ordinaire, je n'aime que les pièces de jeunesse. Ce sont souvent les plus audacieuses. Sauf chez Beethoven, qui est dans une perpétuelle quête d'absolu. Ce qui me touche le plus chez lui, c'est ce mélange de radicalité et d'humanité qui transparait dans sa musique : je le comprends immédiatement, sans avoir besoin de le contextualiser. Liszt fait entrer le piano dans une dimension poétique, Beethoven le rend à son humanité.

Y a-t-il une filiation entre Brahms et Beethoven ?

Evidéance. Dans cette audace qui transparait dans les premiers Brahms : toutes les œuvres qu'il a écrites jusqu'au premier concerto, dont les trois sonates que je viens d'enregistrer. Cette audace, c'est celle d'un adolescent au regard d'ange, que l'on décrirait comme un jeune homme gauche et timide mais capable d'écrire une musique absolument torrentielle. Cet adolescent dans lequel se reconnaît Berlioz. Image qui tranche avec celle du ventripotent au cigare que l'on garde du vieux Brahms.

L'intégrale de l'œuvre avec piano de Beethoven vous occupe depuis huit ans. Jusqu'où vous portera celle de Brahms ?

Je l'ignore, et c'est ça qui fait tout le piment de l'histoire. Mais je vous arrête : il ne s'agit pas d'une simple intégrale de son œuvre pour piano. J'ai conçu ce « Brahms Project » comme un dictionnaire amoureux. Je ne prétends pas à l'exhaustivité. Juste à exposer ma vision de celui qui est, après Beethoven, mon second compositeur de prédilection. Un auteur qui nous permet de pénétrer au cœur du romantisme, sous toutes ses formes artistiques, et à su faire plier la forme pour la soumettre à sa propre inspiration, et non l'inverse. Nous aborderons, sur scène comme en studio, aussi bien ses pièces pour piano seul que sa musique de chambre et ses concertos, mais aussi ses lieder par exemple.

Vous aviez déjà enregistré son deuxième concerto, ainsi que ses deux dernières sonates. Pourquoi ne pas avoir simplement repris ces versions ?

On ne demande pas à un alpiniste qui a déjà gravi l'Everest pourquoi il y retourne. Ici c'est la même chose... Pour l'adrénaline et l'émotion que procurent de tels sommets. Par goût constant du défi. Et aussi pour les acquis de l'expérience.

Vous parlez d'Everest... Vous affectionnez particulièrement les défis et les concerts marathons. D'où vous vient ce goût du risque ?

Du refus de toute compromission. Je suis un radical

qui rêve d'absolu. Je ne sais si cela me vient des compositeurs romantiques ou si c'est ma nature qui me pousse vers eux. Dans tous les cas, il faut me prendre comme je suis. Je ne fais pas de concession et n'en ai jamais fait. Il m'est souvent arrivé de refuser des œuvres, y compris des créations contemporaines, car elles n'étaient pas moi. Je ne suis pas un carriériste. Je ne choisis pas par calcul mais en état d'ivresse. On ne peut pas tout jouer. Il faut accepter que notre nature humaine et artistique nous incline fatalement vers certains styles et certains compositeurs plutôt que d'autres.

Qu'est-ce qu'être un radical en musique ?

C'est être un interprète, tout simplement. Au sens étymologique, l'interprète peut renvoyer à celui qui « connaît entre », qui sait lire entre les lignes. Mais aussi à celui qui interroge, qui questionne. Je suis dans ce questionnement. Pour moi, la radicalité dans l'art est une notion qui implique de chercher quelque chose de neuf dans l'idée du beau.

Mais le piano, dont la facture n'a guère évolué depuis le XIX^e siècle, allant au contraire vers une standardisation technique et esthétique, est-il encore l'instrument du neuf ?

Oui, si j'en juge par certaines compositions de nos contemporains, qui continuent de chercher de nouvelles combinaisons au piano. C'est tout le paradoxe : même en régressant, l'instrument est si riche qu'il continue d'être source de progrès.

Je suis un radical qui rêve d'absolu. Je ne sais si cela me vient des compositeurs romantiques ou si c'est ma nature qui me pousse vers eux. Dans tous les cas, il faut me prendre comme je suis. Je ne fais pas de concession et n'en ai jamais fait.

FRANÇOIS-FRÉDÉRIC GUY